

LE SECRET
DE MARIE-ANTOINETTE

Laurent Joffrin

LE SECRET
DE MARIE-ANTOINETTE

Les enquêtes de Nicolas Le Floch,
commissaire au Châtelet

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-283-03839-0

LISTE DES PERSONNAGES

- NICOLAS LE FLOCH : marquis de Ranreuil, commissaire de police au Châtelet
- PIERRE BOURDEAU : inspecteur de police
- LAURE DE FITZ-JAMES : princesse de Chimay, dame d'honneur de Marie-Antoinette
- AIMÉ DE NOBLECOURT : ancien procureur
- MARION : sa gouvernante
- AMIRAL D'ARRANET : ancien lieutenant général des armées navales
- AIMÉE D'ARRANET : maîtresse de Nicolas
- TRIBORD : son majordome
- GUILLAUME DE SEMACGUS : chirurgien de la marine
- AWA : sa gouvernante
- LOUIS XVI : roi de France
- MARIE-ANTOINETTE : la reine, son épouse
- MONSIEUR DE ROSSIGNOL : secrétaire et chiffreur de la reine
- MONSIEUR DE SALLEMANE : second chiffreur de la reine et directeur du théâtre Montansier
- MARQUIS DE LA FAYETTE : chef de la garde nationale
- COMTE D'ANTRAIQUES : aristocrate royaliste
- ROBESPIERRE : député à l'Assemblée nationale
- CHODERLOS DE LACLOS : écrivain, officier, agent du duc d'Orléans
- OLYMPE LE HÉREL : fille de pêcheur à Granville
- JEAN SYLVAIN BAILLY : maire de Paris
- CHARLES HENRI SANSON : bourreau de Paris
- HENRI-ÉVRARD DE DREUX-BRÉZÉ : grand maître des cérémonies

I

FUITE

« Fermez la porte sur l'esprit de la femme, et il s'échappera par la fenêtre ; fermez la fenêtre, et il s'échappera par le trou de la serrure ; bouchez la serrure, et il s'envolera avec la fumée par la cheminée. »

WILLIAM SHAKESPEARE

Mardi 21 juin 1791

À la sortie du palais des Tuileries, la reine hésita. Nicolas jeta un coup d'œil alentour et baissa la voix jusqu'au chuchotement.

– Marchons, Madame, il faut aller.

Lèvres serrées, Marie-Antoinette passa son bras sous le sien et s'avança d'un pas ferme. La nuit était close, coupée par la lumière des torches. Autour d'eux, les derniers courtisans venus pour le coucher du roi se

pressaient vers les voitures rangées au fond de la cour des Suisses ou bien le long de la rue Saint-Honoré. De loin en loin, devant les grilles, les sentinelles placées par M. de La Fayette, habituées au manège quotidien des derniers fidèles de la Cour, regardaient nonchalamment cette petite foule s'écouler dans la pénombre, tandis que les palefreniers tenaient les rênes des chevaux piaffant dans leurs brancards. Quelques instants plus tôt, mêlé aux courtisans, le roi avait précédé la reine. Il avait quitté sa chambre à pas de loup, fermant derrière lui les lourds rideaux qui entouraient son baldaquin pendant que son valet se préparait pour la nuit dans la pièce voisine, avant de prendre son poste au pied du lit. Dans le cabinet attenant, Louis s'était vêtu d'un habit vert de domestique, d'un long manteau gris et d'un chapeau rond. Déguisement nécessaire : quelque six cents gardes nationaux vivaient depuis des mois dans le palais pour garantir aux patriotes que la famille royale ne pouvait s'échapper. « Pas une souris ne peut sortir des Tuileries sans que je le sache », avait dit le marquis de La Fayette, commandant de la garde. Ce ramas de soldats censés protéger les souverains – mais qui, au vrai, les surveillaient – avait changé le palais en un vaste caravansérail où chacun déambulait comme il voulait durant le jour et se rencognait où il pouvait pendant la nuit.

Une fois les enfants de France partis vers dix heures avec Mme de Tourzel la gouvernante, Louis XVI puis Marie-Antoinette avaient suivi un tortueux passage qui prenait derrière la chambre royale ; ils avaient traversé les appartements vides du duc de Villequier, puis franchi, dans l'angoisse d'être reconnus, les salles du rez-de-chaussée où les gardes nationaux sommeillaient sur des matelas à même le sol ou bien fumaient en petits cercles avinés. Pour endormir les soupçons, depuis quinze jours, on avait demandé au chevalier de Coigny,

dont la taille et la corpulence étaient celles du roi, de suivre chaque soir le même chemin pour sortir du palais, accoutumant les gardes au spectacle de ce grand et gros homme qui se dandinait pour regagner ses pénates après la cérémonie. Le roi était passé sans encombre, flanqué de Maldent, son garde du corps ; la reine le suivait au bras de Nicolas.

Soudain un cabriolet rangé dans la cour, avec deux soldats sur l'arrière, s'ébranla vers la rue Saint-Honoré : c'était la voiture de La Fayette, qui rentrait à l'Hôtel de Ville après son hommage au souverain. Une roue frôla Marie-Antoinette qui reconnut l'attelage à travers sa voilette et fouetta la caisse de sa badine avec un sourire, fort contente de sa crâne espièglerie. Nicolas pressa l'allure vers la rue Saint-Honoré. Encore quelques pas : ils furent hors des Tuileries, marchant comme deux pékins rentrant chez eux.

Encore fallait-il rejoindre la citadine conduite par M. de Fersen, qui les attendait dans la rue de l'Échelle, devant l'hôtel du Gaillarbois. Les rues étaient sombres, Nicolas se trompa de carrefour. Au bout de cinq minutes, ils comprirent qu'ils avaient manqué leur destination et se trouvaient dans la rue Saint-Nicaise. Nicolas regardait devant et derrière, tâchant de repérer son chemin. C'est la reine, voyant son embarras, qui le tira d'affaire. Elle arrêta un passant en redingote et lui demanda son chemin. Puis elle prit son compagnon par le bras et l'entraîna avec elle.

— Venez, mon ami, dit-elle d'une voix moqueuse, nos sujets en savent plus que nous. C'est ici, à droite et encore à droite.

Cinq minutes plus tard, devant l'hôtel du Gaillarbois, Marie-Antoinette remercia Nicolas et monta dans la voiture où l'attendait Louis XVI. Fersen fouetta les chevaux et la caisse disparut vers la porte Saint-Martin.

Dans la chambre du roi, le valet de nuit dormait comme un bienheureux au pied d'un lit déserté, tandis que le couple royal, échappant à la surveillance des patriotes, roulait par les rues obscures vers la barrière de La Villette et la route de Metz. On ne découvrirait leur fuite qu'au matin ; Louis XVI et sa famille avaient sept heures d'avance sur leurs futurs poursuivants. Jusque-là, leur dessein s'accomplissait sans obstacle. Mais ce n'était que le commencement : il fallait maintenant franchir une cinquantaine de lieues au milieu des mille périls d'un royaume en effervescence.

Nicolas revint en arrière et retrouva son cheval attaché sur la place du Palais-Royal, au coin de la rue de Richelieu. La première partie de sa mission était achevée, la reine était sortie des Tuileries sans être vue. La seconde était plus ardue : s'assurer, en chevauchant en avant de la voiture royale, qu'aucun obstacle imprévu ne vînt se mettre en travers de l'auguste fuite.

Nicolas monta en selle et pressa l'allure vers le faubourg Saint-Martin par la rue Saint-Honoré, passant derrière le Grand Châtelet, lieu de tant d'enquêtes depuis qu'il avait rejoint la police du roi. Celle-ci était inédite, moins policière et toute politique.

Une semaine plus tôt, le roi l'avait prié de venir le voir dans son cabinet.

– Mon cher marquis, avait dit Louis XVI, je suis prisonnier dans mon palais, La Fayette est mon geôlier, l'Assemblée foule aux pieds mes prérogatives, le peuple me surveille et m'humilie. Je dois partir. Vous m'avez toujours été fidèle, Ranreuil, vous êtes devenu un ami, m'aidez-vous dans cette entreprise, qui est nécessaire au royaume ?

L'honneur commandait à Nicolas d'accepter sans hésiter, quoi qu'il pensât du projet. Devant son acquiescement,

le roi lui avait déroulé le plan qu'il avait minutieusement mis au point avec le duc de Choiseul et le comte de Fersen : une fuite nocturne à la barbe de La Fayette, un voyage en berline par Metz jusqu'à Montmédy, place proche de la frontière, commandée par le marquis de Bouillé, le soldat le plus fidèle à la couronne. Avec François de Valory, gentilhomme de confiance, Nicolas devait accompagner la famille royale de loin, vérifier la sûreté des routes et la disponibilité des relais, prêt à intervenir si quelque inconvénient surgissait. Il accepta ce rôle d'éclaireur, tout en jugeant toute l'affaire du dernier funeste.

La fuite du roi, il le savait, ébranlerait le royaume, ruinerait la confiance du peuple, désavouerait cette partie de l'Assemblée qui voulait une monarchie limitée pour arrêter le cours tumultueux de la Révolution. Ainsi, il chevauchait vers La Villette la conscience déchirée, secondant une manœuvre qu'il réprouvait. Mélancolique mais décidé, il accomplissait sa mission avec un zèle amer, redoutant aussi bien son échec que sa réussite. Par un hasard trivial et malheureux, son humeur était encore assombrie par un mal de dents qui s'était soudain réveillé la veille, au milieu de la fébrilité des préparatifs.

Il passa sans qu'on le vît la porte Saint-Martin où les gardes chargés de la surveillance des quidams faisaient bombance, fêtant sans doute quelque événement domestique au milieu des ripailles. Mais quand il arriva à la barrière de La Villette, il comprit qu'un premier incident avait eu lieu. Peu après la rotonde du mur des Fermiers généraux construite par Ledoux, la citadine de Fersen était arrêtée au bord de la route de Bondy. Le roi était descendu de voiture et Nicolas repéra sa silhouette pataude. Il s'approcha.

– Sire, que se passe-t-il ?

– Je ne vois point la berline, répondit Louis XVI, nous devons la trouver ici, derrière la rotonde. Je cherche un passant qui l’aurait aperçue.

– Je m’en charge, coupa Nicolas, regagnez la citadine, sire, vous risquez trop d’être reconnu.

– Je ne le crains guère, répliqua le roi en souriant, la nuit, tous les chats sont gris, seraient-ils couronnés.

– C’est imprudent, sire, laissez-moi faire.

Louis XVI fit demi-tour ; Nicolas poussa son cheval sur la route et visita plusieurs ruelles adjacentes, obscures et silencieuses, inquiet du contretemps, ne comprenant pas comment on avait pu commettre pareil impair. Au bout d’un quart d’heure, l’angoisse prit fin : la berline attendait dans une impasse toute proche. Ses cochers avaient jugé plus sage de la dissimuler hors de la grand-route. À la lumière de sa lanterne, Nicolas vit une grosse voiture à six chevaux, avec une grande caisse peinte en vert et des roues jaune citron, capitonnée de velours et sentant le cuir neuf, où les conspirateurs avaient disposé les commodités du voyage, nécessaire de toilette et vase de nuit, provisions de bouche et bouteilles de vin pour un long voyage.

La famille royale changea de voiture sans bruit, Louis XVI et Marie-Antoinette s’installèrent sur une banquette de cuir, flanqués de leurs deux enfants. Mme Élisabeth et Mme de Tourzel étaient assises en face d’eux. La berline avait été commandée par Fersen au nom d’une amie de la Cour qui avait aussi prêté ses passeports aux conjurés. Ainsi Mme de Tourzel prit le rôle de la baronne de Korff, qui voyageait vers l’Allemagne avec ses deux enfants. Marie-Antoinette et Mme Élisabeth étaient sa gouvernante et sa suivante, Louis XVI, M. Durand, son intendant. La fable était vraisemblable et tous voyageaient sous la protection d’un sauf-conduit signé par le ministre Montmorin.

Au moment du départ, comme la berline allait s'ébranler dans la nuit vers Lagny et Meaux, Nicolas surprit une scène qui accrut son désarroi. Fersen s'était approché pour faire ses adieux à la famille royale. Il devait la rejoindre au bout du voyage, passant par Bruxelles pour revenir vers Montmédy. Il salua le roi, sa sœur, fit un signe aux enfants et s'inclina devant la reine. Comme il se relevait, Nicolas vit dans la lumière des lanternes le visage de Marie-Antoinette tourné vers le jeune comte suédois. Ce regard de triste tendresse qu'elle lui adressa, il le connaissait, habitué aux liaisons du cœur et aux séparations. Tout de crainte et de sollicitude, c'était le regard de l'amour. La scène ne dura qu'une seconde, mais elle lui glaça le sang. Ainsi les rumeurs qui couraient dans Paris, qu'il avait jugées infâmes, se trouvaient confirmées. Un sentiment intime, il le craignait, il le devinait, reliait donc Marie-Antoinette à ce comte de preste allure. Les mauvaises langues disaient vrai : la reine était duplice et le roi affligé d'infortune conjugale. Embarrassé, meurtri dans sa loyauté, Nicolas regarda la berline disparaître dans la nuit, emportant cette famille fugitive menacée par l'histoire et par ses propres infirmités.

Le voyage commença sans encombre, tandis que l'aube traçait dans le ciel sombre de longs sillons roses et bleus. La berline cheminait lentement mais sûrement, rejointe à Bondy par le cabriolet emmenant les dames de la suite royale qui allaient veiller sur les enfants. On accusait plus de deux heures de retard sur l'horaire prévu, mais le soleil, qui se leva tôt sur la campagne paisible – on était au solstice – emplit les passagers d'un candide optimisme. Les premiers relais furent franchis sans incident. Valory s'assurait à chaque fois de la disponibilité des chevaux. Les passeports en règle et le sauf-conduit de Montmorin rassuraient les maîtres de poste qui, sans méfiance, changeaient les attelages. Nicolas précédait le

plus souvent le convoi, jouant le rôle d'un voyageur solitaire occupé de ses affaires, jetant un regard distrait sur les passagers de la berline. À Meaux, tandis qu'il déjeunait d'un bol de café et de tartines de rillettes, il entendit le roi attablé non loin dire en aparté à Mme Élisabeth :

– À cette heure, M. de La Fayette doit être bien embarrassé de sa personne !

Les étapes suivantes furent nimbées de la même atmosphère, comme une partie de campagne impromptue qui amusait les enfants, émaillée de propos joyeux et de collations prises sur le pouce au milieu d'un paysage verdoyant, sous un soleil de plus en plus chaud. Mais à Chaintrix, hameau de trois maisons au milieu des champs, la première faute fut commise. Un dénommé Vallet, gendre du maître de poste, qui avait assisté un an plus tôt à la fête de la Fédération, reconnut le roi. Il s'approcha de lui, intimidé, le chapeau à la main et lui demanda pourquoi il voyageait en tel équipage. Louis XVI hésita. Touché par sa déférence, au lieu de se récrier et de maintenir la fiction, il confirma son identité et se laissa entourer de respect et de flatteries. Le maître de poste, invoquant la chaleur montante, invita la famille à se rafraîchir dans l'auberge et, bientôt, un attroupelement se fit autour de la famille attablée. Une demi-heure se passa en aimables propos ; le roi expliqua qu'il devait s'éloigner de Paris où la violence venue des faubourgs mettait en danger ses enfants, assurant qu'il se retirait dans ses provinces de l'Est par simple souci de sécurité, ce qu'on accueillit d'un hochement de tête compréhensif. Au-dehors, Nicolas commençait à bouillir, constatant à sa montre que le convoi accusait maintenant trois heures de retard et que, déjà, ils auraient dû rejoindre les soldats du duc de Choiseul à Pont-de-Somme-Vesle. Enfin, la reine se leva pour partir. Elle sortit de son nécessaire

deux écuelles d'argent qu'elle offrit à la femme du maître de poste. Nicolas en profita pour s'approcher du roi.

– Sire, murmura-t-il, il faut presser l'allure et, surtout, gardez l'anonymat aux prochaines étapes.

– Mon cher, répliqua le roi avec bonhomie, je ne crois pas que cela soit encore nécessaire. Vous le voyez, mon voyage est à l'abri de tout accident.

Les deux voitures s'ébranlèrent enfin. Aussitôt, comme pour réfuter la confiance du roi, la grosse berline heurta une borne à la sortie du hameau. On perdit encore une heure pour réparer. On traversa ensuite Châlons dans l'inquiétude : la municipalité était aux mains des Jacobins. Mais la ville était tranquille et on relaya sans peine. Quittant Châlons, puis la route de Metz, on obliqua vers le nord pour éviter Verdun ; on entra dans le pays où cantonnaient les troupes de Bouillé.

– Nous sommes sauvés, dit Marie-Antoinette.

Mais à Pont-de-Somme-Vesle, là où devaient attendre les quarante hussards chargés d'escorter le convoi jusqu'à Montmédy, personne. Le village était calme, nulle part on n'apercevait les pelisses bleues à retroussis blancs des troupes amies. À la portière, le roi pâlit, donnant l'impression que toute la terre lui manquait. Valory et Nicolas poussèrent dans le village et autour, à la recherche des soldats. En vain : nul uniforme, nul officier, nulle troupe alentour. Nicolas revint près de la berline. Il donna l'ordre de relayer au plus vite et de repartir vers l'étape suivante.

Deux heures plus tard, au relais de poste de Sainte-Menehould, les soldats brillaient encore par leur absence. Nicolas interrogea les postillons attablés dans l'auberge. Ils lui répondirent que des hussards avaient attendu jusqu'à cinq heures, mais qu'ils venaient de lever le camp. Leur présence avait inquiété la population, qui craignait toujours une invasion de troupes étrangères par

la frontière toute proche et supposait que leur présence annonçait des combats.

Le convoi arriva, Valory négocia un relais rapide avec le maître de poste, un certain Drouet, qui revenait des champs et s'était vêtu d'une robe de chambre pour le souper. Dans Sainte-Menehould, le tambour battait et les habitants commençaient à se répandre dans les rues. À la sortie du village, Nicolas trouva un détachement qui cheminait sur la route de Varennes, la dernière étape avant Montmédy. Il revint au relais de poste avec une dizaine de soldats. Voyant la reine, plusieurs d'entre eux la saluèrent d'un doigt à la visière, sous l'œil soudain méfiant des curieux attroupés dans le relais.

Il fallait déguerpir. Les hussards ne pouvaient intervenir au milieu de la foule ; ils se retirèrent. Drouet demanda les passeports des passagers. Comme ils étaient en règle, il ne put s'opposer à leur départ. On changea les chevaux et la berline reprit sa route. Cette fois, Nicolas chevaucha aux côtés du convoi dans le jour finissant. À gauche, sur le flanc d'une colline boisée, ils virent un moulin dont les ailes tournaient doucement. C'était celui de Valmy, qui deviendrait bientôt célèbre. Une heure plus tard, à la nuit close, ils s'approchaient de Varennes, dernière étape avant le salut.

Soudain, deux cavaliers les dépassèrent en trombe, l'un d'eux leur criant de s'arrêter. Nicolas reconnut Drouet. Il devina que le maître de poste de Sainte-Menehould les avait percés à jour, sans doute averti par un messenger ou bien se souvenant, après coup, du visage du roi rencogné au fond de la berline. Nicolas donna l'ordre de continuer en fouettant les chevaux et piqua des deux à la suite de Drouet. À l'entrée de Varennes, là où le jeune Bouillé, fils du marquis, avait pour mission d'établir un relais de onze chevaux, il n'y avait personne. Nicolas entra dans le village. Le vieux bourg de Varennes s'étendait

le long d'une rue en pente, la rue de la Basse-Cour, qui s'engouffrait sous la nef de l'église Saint-Gengoult et continuait jusqu'à la rive de l'Aire, qu'on franchissait à droite par un antique pont de bois. Comme il passait sous la voûte, Nicolas vit Drouet, accompagné de trois gardes nationaux, qui commençait d'établir un barrage de meubles et de charrettes en travers de la rue. Nicolas était seul : il ne pouvait les empêcher de poursuivre leur tâche. Il passa outre et s'arrêta devant l'auberge du Bras d'Or aux vitres illuminées, à la recherche des soldats du jeune Bouillé qui devaient protéger le convoi. Dans la salle, trois clients éméchés étaient attablés devant un pichet. Nicolas les questionna. Les soldats étaient restés à l'entrée de Varennes jusqu'à six heures, puis ils étaient partis pour rejoindre leur caserne. Nicolas comprit que le retard du convoi risquait de lui être fatal. De toute évidence, les officiers, ne voyant personne arriver, en avaient conclu que le voyage était remis.

– Savez-vous où sont les officiers ? demanda Nicolas.

Les pratiques de l'auberge lui indiquèrent l'hôtel du Grand Monarque, sur l'autre rive, dans la ville basse. Nicolas remonta à cheval, trouva l'hôtel et tambourina à la porte. À l'étage, une fenêtre s'ouvrit. Un jeune homme en chemise apparut, l'air égaré. C'était le jeune Bouillé.

– Le convoi est à l'entrée du village, cria Nicolas, rassemblez vos hommes !

– Ils sont partis, répondit piteusement Bouillé. Nous avons attendu trois heures mais nous ne pouvions nous maintenir, la population s'alarmait et posait des questions.

– Ainsi vous dormez quand le roi est au milieu des périls !

– Comment l'aurais-je su ? Le retard était tel que nous avons cru à une annulation.

– Où est le relais que vous deviez établir ?

– Nous l’avons déployé à la sortie du village, hors de la vue des habitants.

– Venez, s’il est encore temps !

Bouillé descendit à la hâte, sa chemise défaite sous sa redingote. Il prit son cheval à l’écurie et les deux hommes remontèrent en flèche vers l’église. Avant même d’y arriver, ils comprirent qu’il était trop tard. Devant eux, dans la lumière des torches, la berline stationnait sous la voûte de l’église, arrêtée par le barrage de Drouet. Un groupe de patriotes et de gardes nationaux entourait la caisse, interrogeant les passagers d’un ton inquisiteur. Nicolas craignit d’être à son tour pris à partie. Il resta à l’écart.

– Allez chercher vos hommes, jeta-t-il à Bouillé, il faut dégager la berline par la force.

– Ils sont à cinq lieues d’ici.

– Mais qui sont les jeanfoutres qui ont organisé tout cela ? lâcha Nicolas.

Soudain la cloche de l’église commença de sonner le tocsin. Les portes s’ouvraient, les fenêtres s’illuminaient.

– Dans une heure, dit Bouillé, toute la population sera ameutée. Ce sera une bataille rangée.

– Nous verrons. Allez les chercher.

Nicolas vit un gros homme en bonnet qui s’avançait guidé par deux gardes nationaux. Il supposa que c’était le maire, tiré de son lit par les habitants. On parla quelques minutes. Puis le roi, la reine, leurs enfants et les deux dames descendirent de la berline et suivirent le groupe qui portait des torches et des piques. Ils entrèrent dans une bâtisse de torchis où se tenait une épicerie qui vendait aussi des chandelles. Nicolas attendit un moment puis, voyant qu’une petite foule occupait maintenant la boutique, il se mélangea aux curieux pour entrer.

La famille royale était assise autour d’une méchante table à l’étage, entourée de gardes, d’habitants et d’élus de la municipalité. Nicolas se faufila et resta debout

au milieu du groupe, derrière les gardes nationaux. Louis XVI avait renoncé à dissimuler son état.

– Eh bien, oui ! disait-il, je suis le roi, voici la reine et la famille royale. Je viens vivre parmi vous, dans le sein de mes enfants que je n’abandonne pas.

La reine était pâle et silencieuse, les enfants s’étaient retirés dans la pièce du fond pour dormir, accompagnés de Mme Élisabeth et de Mme de Tourzel. Le maire, un certain Sauce, parlait à voix basse avec le roi, plein de déférence, mais ferme dans son propos. Il décida que la famille resterait là pour la nuit, dans l’attente d’instructions venues de Paris.

Nicolas comprit que le sort du roi était scellé. Sauf à déclencher un massacre, la troupe ne pouvait agir. Quant aux instructions de Paris, leur sens n’était pas douteux : Sauce recevrait l’ordre de renvoyer la famille royale d’où elle venait, sous la garde des hommes de La Fayette. L’équipée prenait fin. La légèreté du jeune Bouillé, la méprise des officiers abusés par le retard de la berline avaient fait échouer l’entreprise. Le roi était pris. Il était désormais à la merci de l’Assemblée, bientôt prisonnier des patriotes parisiens.

La mort dans l’âme, Nicolas resta encore une heure dans la boutique de Sauce au milieu des curieux, contemplant d’un regard désespéré l’abaissement du souverain et la détresse de la reine. Soudain Marie-Antoinette le vit au milieu de la petite foule. D’un léger signe de la tête, elle l’invita à se rapprocher. Il joua des coudes et se retrouva debout derrière elle, comme un badaud avide de voir de près le couple royal. La conversation continuait entre Sauce, le roi et les habitants. La reine se retourna vers Nicolas et, comme si elle s’enquerrait d’un quelconque renseignement, lui parla à voix basse. Dans le brouhaha, leur échange passa inaperçu.

– Ranreuil, mon ami, dit-elle, nous sommes perdus. Nous allons rentrer à Paris. J’ai une dernière mission à vous confier, peu de chose à vrai dire, mais cela me tient à cœur.

– Les soldats peuvent encore intervenir.

– Non, le roi ne veut aucune violence. Nous sommes pris, il faut se résigner au malheur. Mais vous pouvez me rendre un précieux service.

– J’écoute Votre Majesté.

– Voilà. J’ai laissé entre les mains de mon secrétaire, Rossignol, qui est aussi mon chiffreur, une lettre confidentielle. Il doit la mettre en lieu sûr. Mais s’il tarde, il risque d’être arrêté par ces affreux Jacobins et de livrer ses secrets. Pouvez-vous repartir sur le champ à Paris et vérifier que tout est en ordre, avant notre retour ? Si la lettre est rendue publique alors que nous sommes prisonniers aux Tuileries, on s’en servira contre nous et le pire est à craindre.

– Je comprends Votre Majesté. Je repars donc cette nuit.

– Vous êtes un homme d’honneur, Ranreuil, ma gratitude est totale.

La conversation avait éveillé l’attention de plusieurs témoins, qui dardaient sur eux des regards soupçonneux. La reine le vit et se détourna, rapprochant sa chaise de la table. Nicolas fit un pas en arrière puis, par petits mouvements, gagna le fond de la pièce. Il attendit encore un quart d’heure et s’esquiva par l’escalier, se frayant un chemin dans la foule désormais nombreuse qui entourait la boutique. Il remonta à cheval et s’enfonça dans la nuit, laissant la monarchie en pleine tourmente dans un village de l’Argonne.

II

RETOURS

« La vie est un départ et la mort un retour. »

LAO-TSEU

Mercredi 22 juin 1791

Nicolas chevauchait dans la nuit comme un spectre. Depuis l'avant-veille au matin il n'avait pas fermé l'œil, rompu par plus de douze heures de monte, affamé et sale, guidé par une lune intermittente sur des chemins obscurs, sentant qu'il arrivait au bout de ses forces. Fidèle à la reine prisonnière, il avait pris la route sitôt sa mission assignée. Il avait subtilisé en partant de Varennes, dans le magasin de l'épicier Sauce, un quart de poulet qui traînait sur la table de l'étage. Pour comble de malheur, en croquant dans la viande froide, sa dent malade avait heurté l'os, réveillant soudain la douleur qui vrillait sa

mâchoire gauche. La lassitude, les courbatures et le mal qui lui enserrait le bas du visage lui composaient une humeur noire.

Ainsi, comme il l'avait craint, la présomptueuse équipée royale se terminait en catastrophe. Louis XVI ramené à Paris ne serait plus qu'un roi sous écrou. Jusque-là, sa présence aux Tuileries, quand bien même elle était contrainte et humiliante, maintenait le fragile équilibre politique du royaume. La majorité de l'assemblée voulait une monarchie constitutionnelle, qui sauvait Louis XVI et contenait la pression des faubourgs gagnés aux Jacobins. Restant aux Tuileries, le roi était abaissé, changé en roi soliveau ? Certes. Mais Louis restait roi et, avec l'appui du peuple des campagnes, il pouvait espérer des jours meilleurs ; le fleuve révolutionnaire restait dans son lit et la monarchie survivait.

En s'évadant, Louis XVI disloquait cet édifice branlant. Nicolas le pressentait : pris à Varennes, près de la frontière, ramené *manu militari* par les députés en colère, il perdait la confiance de ses sujets et renforçait dangereusement ses ennemis des clubs et des sections parisiennes. La Révolution en serait excitée, électrisée, relancée sur la voie du désordre. Nicolas avait fidèlement appliqué le plan dont il voyait toutes les faiblesses. Les retards du convoi et la désinvolture des jeunes aristocrates placés à la tête des troupes fidèles avaient ruiné l'entreprise. Sa loyauté était intacte mais ses espoirs anéantis. Avec la monarchie, c'est toute sa vie au service de souverains aimés qui se défaisait. Agent sûr, paladin de la police déjouant les intrigues qui menaçaient le régime, il se sentait trahi par ses maîtres, non qu'ils fussent duplices ou méchants, mais parce que leur légèreté, leurs convictions désuètes, leur ignorance du cours nouveau, minaient leur propre cause. Une rage sourde, une déception amère, un désarroi profond l'assaillaient dans cette nuit du désastre

qui énervait sa foi et son énergie. Il avançait dans une obscurité désespérante. Autant que celle de la route, c'était celle de son destin.

Soudain, la silhouette d'une ferme basse se dressa derrière un virage sur le ciel étoilé. Il reconnut le relais de Chaintrix, signalé par une lanterne sourde qui luisait au-dessus du portail. Indifférent à l'heure, rendu intraitable par la fatigue, il obtint du maître de poste, tiré de son lit en bonnet de nuit, une chambre décrépite qui donnait sur l'écurie. Sans même se déshabiller, il s'écroula sur un lit défoncé et s'abîma dans le sommeil.

Mercredi 22 juin 1791

Réveillé à dix heures par l'arrivée de la diligence et l'effervescence subséquente, il se leva à grand-peine et descendit dans la salle commune, la gencive douloureuse et l'esprit embrumé. Un grand bol de café noir lui rendit sa lucidité ; il calcula qu'en étapes serrées il serait à Paris bien avant le cortège royal. À cette heure, devinait-il, les agents de l'Assemblée avaient sûrement pris le contrôle de la situation, lisant au roi les ordres des députés, formant un convoi sous escorte et prenant la route du retour. Le cortège avancerait lentement au milieu de la curiosité populaire, il s'arrêterait dans les villes pour laisser la famille royale se reposer : Louis XVI et Marie-Antoinette ne seraient pas aux Tuileries avant deux ou trois jours. Tout cela laissait le temps à Nicolas de piquer sur Paris, de courir au palais et de mettre en sécurité cette lettre qui inquiétait tant la reine. Il commanda son dîner, tandis que les voyageurs de la diligence se dégourdisaient les jambes dans la cour et que les palefreniers s'affairaient au changement d'attelage.

Une odeur d'oignons cuits et de cochon grillé se mêlait aux forts effluves de l'écurie.

Ces auberges de relais qui quadrillaient le pays jouissaient d'une double réputation : on y dormait mal, on y mangeait bien. À onze heures, l'aubergiste déposa sur sa table le premier plat du menu réservé aux voyageurs : une soupe à l'oignon fumante accompagnée d'un pichet de vin rouge des coteaux de Champagne. La chaleur du bouillon revigora quelque peu Nicolas, qui retrouvait lentement ses forces. Le vin changea son humeur. Pendant le trajet vers Varennes, il avait encore mesuré la popularité du souverain, sa bonhomme familiarité avec ses sujets, le respect qui souvent l'entourait jusque chez les patriotes les plus convaincus. Tout n'était pas perdu.

Un pâté en croûte mitonné, suivi d'un chou farci, bourré de viande de veau, de chair à saucisse, de jambon, de lardons et d'échalotes, relevé de poivre et de vin jaune, achevèrent de lui rendre son alacrité. Soignant son spleen à grandes rasades, il vida deux pichets. De nouveau loquace, il se lia avec le maître de poste. La nouvelle de l'arrestation du roi était parvenue à midi par les postillons arrivés du relais suivant sur la route de Varennes. Les pratiques du lieu, les voyageurs, les palefreniers et les servantes commentaient l'événement d'un ton grave.

– Qu'allait-il faire si près de la frontière ? demandait l'aubergiste, supputant d'une voix angoissée l'arrivée de troupes étrangères.

– N'ayez crainte, répondit Nicolas, l'empereur d'Autriche ne veut pas de guerre avec la France. Le roi voulait sans doute se mettre sous la protection de l'armée, sans plus.

On lançait des hypothèses, on anticipait de grands périls, on cherchait à se rassurer en misant sur la sagesse de l'Assemblée, en qui on avait confiance.

– J’ai vu passer hier au soir les représentants de Paris, raconta le maître de poste. Ils m’ont questionné sur la berline. Ils m’ont surtout dit que notre roi avait été enlevé par une bande factieuse et qu’ils le ramèneraient aux Tuileries pour qu’il applique la Constitution sous leur surveillance.

Nicolas s’étonna de cette théorie si contraire à la réalité. Puis il comprit que les députés cherchaient à limiter les effets politiques de la fuite royale en inventant la fable d’un rapt. Si Louis XVI avait pris la route de l’Est à son corps défendant, ou bien sous l’influence pernicieuse de mauvais conseillers, on pouvait l’excuser et le laisser sur le trône, ce qui sauverait la nouvelle Constitution. Ce pieux mensonge convaincra-t-il le peuple ? Il en doutait. L’aubergiste renforça son scepticisme :

– Quand nous l’avons vu, rappela-t-il, il ne nous a pas semblé prisonnier...

– Peut-être était-il menacé, hasarda Nicolas qui voulait accréditer la fable inventée par l’Assemblée.

De conjectures en rumeurs, la conversation se poursuivit tandis que l’hôtesse servait une tarte aux pommes, bientôt suivie des cafés et du marc de Champagne. La tête tournée par son repas trop arrosé, Nicolas enfourcha son cheval et reprit la route. Un soleil ardent réchauffait les bois et les prés, la poussière voletait sous les sabots de sa monture, le chant des oiseaux accompagnait sa chevauchée. L’été s’installait dans la campagne qui resplendissait sous une lumière dorée. Rien autour de lui n’évoquait la tourmente qui s’était abattue sur le royaume.

Ce décor bucolique imposa à son esprit les images de la terre de Ranreuil, souvenir tendre et douloureux. Après son aventure du Code noir¹, il avait quitté Paris pour un séjour dans son château de Bretagne défendu par des tours sévères au milieu des bois. Aimée d’Arranet

l'avait suivi, intronisée pour la première fois compagne officielle du marquis et quasi maîtresse de maison, fort contente de cette promotion. Louis, le fils qu'il avait eu avec sa première compagne, la Satin, n'avait point grogné et l'enfançon Nicolas, son petit-fils, courant et babillant en toutes circonstances, les avait fêtés tous deux avec force cris. Ce furent aimables et heureuses journées passées à la chasse avec ses gens fidèles et sa chienne Vénus², matins triomphants sur la plage de Guérande à nager dans l'eau froide du printemps breton, soupers arrosés autour de la cheminée familiale, où chacun se sentait libre et facile, plaisantant, discourant et s'interpellant sans contrainte. Pourquoi chevauchait-il en hâte sur les routes de Champagne dans une mission pénible et dangereuse, à cent lieues de chez lui, alors que sa carrière était pour ainsi dire achevée, sa fortune faite, sa famille établie et son avenir de hobereau choyé et révérend sur une terre familière, tout aussi assuré ? À son âge, il eût mieux valu, de loin, tenir que courir. Et pourtant, il courait toujours, risquant vie, position et réputation au service d'un roi incapable de se maintenir, ballotté par les événements inouïs de Paris, entraînant dans sa chute tout un monde dont Nicolas était le défenseur et le bénéficiaire.

D'autant que l'incendie, jusque-là circonscrit dans les villes, risquait à tout moment d'embraser les campagnes. Autour de Ranreuil, le pays était calme, les émotions populaires de Nantes n'avaient point de répercussions sur des paysans dévots et soumis à leur seigneur. Guérande, toute proche, vivait comme devant au bord des marais salants qui procuraient à la ville une chiche prospérité. Mais les décrets de l'Assemblée menaçaient désormais cet ordre débonnaire. Les députés avaient décidé que les prêtres, maintenant salariés par l'État, devaient, comme les autres fonctionnaires, prêter serment à la Constitution.

Mesure logique, mesure funeste. La plupart des clercs, avant tout fidèles à Rome, ne voulaient en aucun cas « jurer », sans que le pape l'eût permis. Or le souverain pontife réprouvait toute la politique française depuis 1789 : les curés de Bretagne, résistant à l'Assemblée, se plaçaient désormais, *ipso facto*, dans les rangs des ennemis de la Révolution. Les autorités élues de Bretagne se gardaient pour l'instant de toute mesure de contrainte. Mais que se passerait-il si l'Assemblée, toute à son œuvre de transformation du royaume, exigeait l'obéissance ? Rompu aux méandres de la politique, fin connaisseur des arcanes provinciaux, le marquis de Ranreuil anticipait déjà des troubles, qui pouvaient mettre le feu à la paisible Bretagne et menacer la sécurité de ses terres. Souci désormais lancinant : Nicolas devait-il laisser sa famille à portée des révolutionnaires qui ne manqueraient pas, si la Révolution se raidissait, de se tourner contre « les aristocrates » et les « séides du Bourbon » ? Les grands seigneurs, l'un après l'autre, émigraient en Angleterre, en Belgique, en Italie, le comte de Provence avait fui les Tuileries en même temps que le roi et, plus chanceux que son frère, n'avait pas été pris. Un temps viendrait, Nicolas le pressentait, où ni les propriétés ni les personnes de la noblesse ne seraient plus protégées par les lois.

Jeudi 23 juin 1791

Il arriva à Meaux après une longue traite coupée de relais rapides. Il dormit dans un hôtel de la grand-place et repartit de bon matin, toujours vrillé par son mal de dents, que les cahots de la chevauchée réveillaient à chaque instant, accroissant sans cesse une douleur devenue insupportable. À Bondy, il dut montrer patte

blanche à un barrage de patriotes. Son passeport de commissaire y pourvut, tout comme à la barrière de La Villette dont la surveillance s'était manifestement resserrée. Et toujours sa carie, accompagnée désormais d'un abcès qui déformait sa joue, noircissait sa molaire et son humeur.

Il entra dans un Paris en bruyante effervescence. Partout des groupes anxieux commentaient les nouvelles ; à chaque coin de rue on vendait les feuilles incendiaires qui annonçaient l'arrivée du roi prisonnier ; sur toutes les places des assemblées disparates péroraient, les uns demandant la suspension du monarque, les autres son emprisonnement, les plus politiques la proclamation de la République. Des bandes de gardes nationaux et de sectionnaires armés de piques sillonnaient les rues bondées d'un grand concours de peuple, vociférant des adresses à l'Assemblée ou vilipendant la couronne. Nicolas eut le plus grand mal à se frayer un chemin dans la rue Saint-Martin encombrée de pratiques désœuvrés et d'artisans travaillant sur les trottoirs. Il obliqua à droite sur la place de Grève, prit par le quai de la Mégisserie qui surplombait la rive boueuse de la Seine et se fit jour vers le palais des Tuileries dont l'imposante silhouette barrait la perspective des Champs-Élysées. Passant devant le Pont-Neuf, toujours souffrant, il pensa un instant aller voir un de ces arracheurs de dents qui officiaient devant la statue de Henri IV, perchés sur une estrade et offrant leurs services aux passants entourés d'une petite fanfare et de baladins faisant des tours. Après tout, ils avaient un savoir limité mais expéditif : ils l'opéreraient à vif et en public, engendrant une terrible douleur. Au moins, l'affaire serait derrière lui. Il souffrirait de l'opération, mais non plus du mal qui ne pouvait qu'empirer, lui rendant la vie pour ainsi dire impossible. Puis il se ravisa :

il avait besoin d'un véritable homme de l'art, il le trouverait aux Tuileries.

Il entra par le portail de la rue Saint-Honoré, qu'il avait nuitamment franchie trois jours plus tôt au bras de Marie-Antoinette. Le mal de dents semblait plus aigu à chaque pas, l'abcès lui semblait croître à vue d'œil. Il se demanda comment il pourrait accomplir sans coup férir sa mission dans un tel état de souffrance.

Marchant dans les couloirs du palais toujours encombrés des gardes de M. de La Fayette, il se pressa vers le cabinet de la reine. Il tomba sur le marquis de Dreux-Brézé plongé dans la plus vive agitation, préparant les appartements des souverains en route vers la capitale. Il demanda Rossignol, le secrétaire et chiffreur dont Marie-Antoinette lui avait indiqué le nom. Un valet de chambre répondit que ce précieux serviteur était sorti pour vaquer et qu'il serait de retour dans la fin de l'après-midi. Il fallait encore patienter deux heures. Le délai lui parut insupportable. Condamné à attendre, Nicolas résolut d'aller voir Dubois-Foucou, le chirurgien qui veillait sur les dents de Louis XVI depuis toujours. Au moins celui-là maîtrisait-il son art, quoique Nicolas s'en méfiât comme de tous les gens de médecine. Il savait qu'un praticien des années 1720, Pierre Fauchard, avait ordonné quelque peu les connaissances disparates d'une chirurgie dentaire jusque-là confiée... aux barbiers et largement méprisée par la médecine. Ce Fauchard avait rendu les soins plus sûrs, il avait perfectionné les instruments de dentisterie, pinces, vis, leviers et tenailles. Mais il n'avait pas su atténuer le martyre des patients. « Cela fait plus mal que d'être décapité », lui avait dit un jour un seigneur plein d'esprit qui sortait des mains d'un praticien. Celui dont Nicolas se flattait d'être un lointain descendant, le grand Louis XIV, souffrant comme lui d'une carie impitoyable, avait eu une portion de son palais arrachée au

cours d'une extraction. Le roi avait supporté sans une plainte l'opération, seulement pâle et tremblant, mais il avait ensuite, quand il buvait, un écoulement du liquide par le nez, ce qui n'était guère majestueux.

Nicolas arriva chez son sauveur – qui serait aussi son bourreau – dans une petite maison de la rue Croix-des-Petits-Champs. Dubois-Foucou, un petit homme souriant poudré de blanc et cravaté serré, recevait un patient. Quand il vit Nicolas, qu'il connaissait de longue main, et recueillit ses plaintes, il fit sortir son visiteur relégué dans l'antichambre et installa son nouveau pratique dans un fauteuil élevé muni d'un appui-tête molletonné et de deux accoudoirs où des lanières de cuir étaient fixées. Il prit une tige de métal recourbé et piqua la dent coupable. Nicolas poussa un hurlement. Il lui avait semblé qu'on lui enfonçait un couteau jusque dans la cervelle.

– Voilà une belle carie accompagnée d'une magnifique fluxion, remarqua le chirurgien, content de trouver un spécimen remarquable qui enrichissait son savoir.

– Qu'allez-vous faire ? demanda Nicolas en tâchant de dissimuler son anxiété.

– Il n'est d'autre moyen, à ce stade, que de vous en débarrasser. C'est l'affaire d'une minute. Ensuite l'abcès se videra et la gencive se cicatrisera. Il n'est d'autre choix.

Cette minute annoncée parut une portion d'éternité à Nicolas, qui lorgnait avec crainte vers les instruments barbares alignés sur la table de Dubois-Foucou, semblables à ses yeux aux instruments de torture possédés par son ami le bourreau Sanson.

– Bien, allons-y, lâcha le dentiste d'une voix douce.

Il noua les lanières de cuir autour des poignets de Nicolas, passa autour de sa taille une ceinture qui le reliait au fauteuil, ce qui protégerait le chirurgien contre les convulsions intempestives de son patient. Il prit ensuite une sorte de couteau à double lame et à ressort

qu'il appelait un « perroquet » et commença d'opérer. L'instrument enserra la dent. En le secouant, Dubois-Foucou commença de la déchausser, tandis que la victime ligotée poussait un long hurlement. Nicolas, qui n'était pourtant guère douillet et avait plusieurs fois subi des blessures, était pâle comme un linge et tremblait de tous ses membres. Puis le dentiste fit le geste redouté : il s'empara d'une tenaille. Décidé, presque brutal, il prit en étau la molaire récalcitrante et tira trois fois avec toute la force de son bras. Trois fois, le hurlement se perdit dans les aigus tandis que Nicolas se tordait dans ses liens. La troisième fois fut la bonne. La dent finit par consentir, mais Nicolas perdit connaissance et s'affaissa sur son fauteuil.

Le dentiste présenta les sels dont l'âpre odeur ramena son patient à la vie. Il cautérisa la plaie avec une flamme, ce qui provoqua d'autres plaintes sonores, puis frotta la gencive avec une pâte d'opium.

– Ne pouviez-vous l'appliquer plus tôt ? demanda Nicolas.

– C'eût été inutile, ces douleurs d'opération résistent à tous les onguents.

Nicolas fut libéré de ses liens et épongea son front ruisselant avec une serviette imbibée d'eau de Cologne, obligeamment tendue par Dubois-Foucou. Il rinça sa bouche et rejeta sang et eau à profusion dans une bassine.

– Reposez-vous un moment dans l'antichambre, conseilla le dentiste, vous me semblez fort pâle.

Nicolas se leva, chancelant, tendit deux pièces d'or au dentiste, le prix de son martyre, et marcha lentement vers un fauteuil capitonné prévu pour les malades après l'opération. Au bout d'une demi-heure, la douleur s'atténua sous l'effet de l'opium. Elle avait changé de nature. Ce n'était plus ce mal lancinant qui enserrait son crâne et son visage, mais la coupante souffrance d'une plaie

à vif. Nicolas sentit un début de forces lui revenir. Il attendit encore un quart d'heure et pensa qu'il pouvait reprendre le fil de sa mission, quoique encore saisi d'un tremblement irréprouvable.

Dans la rue des Petits-Champs, il héla un fiacre et s'en retourna vers les Tuileries, affaibli, souffrant encore, mais soulagé. Revenu auprès de Dreux-Brézé, il s'enquit de nouveau de la présence de Rossignol. Nouvelle réponse négative. Il attendit encore une heure puis, n'y tenant plus, demanda au marquis s'il en savait plus sur ce Rossignol. Dreux-Brézé convoqua le valet qui avait annoncé l'absence du secrétaire.

– Le sieur Rossignol vous a mandé où il allait ? demanda Nicolas.

– Ce n'est pas lui qui m'a parlé, c'est un garde national qui venait de quitter son cabinet.

– Et qu'a-t-il dit au juste ?

– Que Rossignol sortait sous peu et reviendrait deux heures plus tard.

– Vous ne l'avez donc pas vu ?

– Non. J'avais à faire.

Nicolas se tourna vers le maître de cérémonie.

– Et vous, monsieur le marquis, l'avez-vous vu sortir ?

– Non, pas plus. Il est arrivé ce matin, m'a salué, puis il a rejoint son cabinet. Vers deux heures, quand vous êtes arrivé, j'ai appris qu'il était sorti.

– Voilà qui est étrange. Pour quitter le palais, Rossignol devait passer devant votre bureau. Et vous ne l'avez pas vu.

– Je ne suis pas chargé de sa surveillance, répondit Dreux-Brézé, un peu piqué. Il a pu s'esquiver sans que je le remarque.

– En fait, continua Nicolas, il a pu aussi bien changer d'avis et rester dans son cabinet.

– En effet. Je me suis fié à ce qu'on me disait. Tout cela est d'un dernier banal. Rossignol est un homme de confiance, il va et vient à sa guise.

– Monsieur le marquis, s'enquit poliment Nicolas, verriez-vous un inconvénient à ce que nous allions vérifier ? On ne sait jamais. Peut-être est-il tout bonnement à sa table de travail.

– À votre aise, Nicolas, c'est vous le policier. Faites, vous êtes dans votre rôle.

Suivi de Dreux-Brézé et du valet messenger, Nicolas marcha à travers deux couloirs perpendiculaires vers le cabinet de Rossignol. Arrivé devant la porte, il frappa deux fois, sans réponse, puis, pour être sûr de son fait, ouvrit le battant de bois sculpté. Le spectacle qu'il découvrit le laissa commotionné.

Le cabinet de Rossignol était sens dessus dessous, chaises renversées, tiroirs ouverts, dossiers éparpillés, armoires béantes. Et au centre de la pièce, dans une pose en croix, le visage convulsé, Rossignol gisait, ensanglanté, un poignard planté dans la poitrine.

III

ENQUÊTE

« Le comble de la folie est de rejeter une opportunité sans enquête approfondie. »

BENJAMIN FRANKLIN

Jeudi 23 juin 1791

Ils étaient debout, interdits, devant ce cadavre incongru au cœur du palais des rois. Toujours affaibli par son opération, Nicolas réfléchissait, remuant de sombres pressentiments. Ainsi, la mission simple que lui avait confiée la reine prenait un tour dramatique ; il devinait que l'assassinat de Rossignol cachait une intrigue. Il jeta un coup d'œil aux meubles renversés et aux papiers dispersés. Il n'en douta pas : la lettre dont Marie-Antoinette faisait si grand cas avait à coup sûr disparu. Il se tourna vers Dreux-Brézé.

– Savez-vous, monsieur le marquis, ce que contenaient ces meubles et ces armoires ?

– Les papiers de la reine, répondit-il, des plus anodins aux plus secrets.

– Ses lettres ?

– Sans doute. Rossignol avait pour mission d'en faire des copies et de les conserver. Pour certaines d'entre elles, il appliquait le chiffre royal, qui les rendait impénétrables au commun des mortels.

Nicolas scruta les deux armoires et le bureau de Rossignol. Les trois meubles étaient vides, leur contenu avait été répandu sur le sol. L'assassin avait fouillé tranquillement et prélevé parmi ces papiers ceux qui l'intéressaient, jetant au sol les documents sans importance pour lui. Vrai ou faux garde national, il avait endormi la méfiance du valet et de Dreux-Brézé. Nicolas ne doutait pas, sous bénéfice d'inventaire minutieux, que la lettre de Marie-Antoinette figurait parmi les papiers emportés.

Dans l'immédiat, il fallait ouvrir une enquête de police : le bruit de cet assassinat se répandrait dans le palais. Les autorités en seraient averties. Il fallait appliquer la procédure policière habituelle, sauf à redoubler les soupçons de l'Assemblée et des hommes de La Fayette. Nicolas suggéra à Dreux-Brézé de quérir la police du Grand Châtelet, compétente en la matière. Le marquis s'exécuta, tandis que Nicolas examinait papiers et armoires pour tenter de débusquer un pli cacheté qui aurait échappé à la vigilance du meurtrier. Il ne trouva rien et s'ancre dans l'idée que la lettre secrète avait bien disparu, pour tomber dans des mains ennemies.

Une demi-heure se passa en vaines recherches quand la police arriva du Grand Châtelet. Un groupe de commissaires et d'exempts entra dans le cabinet où Nicolas les attendait. À sa tête, il reconnut aussitôt Pierre Bourdeau, son ami et son fidèle adjoint au temps où ils exerçaient

ensemble le métier d'enquêteur du roi. Il s'avança vers lui, les bras écartés et le sourire aux lèvres, heureux de revoir son compagnon d'aventures. Il s'interrompt et recula d'un pas : Bourdeau avait porté sur lui un regard froid, marquant une distance tout officielle. Décontenancé, Nicolas se reprit et attendit.

– Avez-vous laissé cette pièce en l'état ? interrogea Bourdeau d'un ton rogue.

– Nous n'avons touché à rien, mon cher Pierre, répondit Nicolas, tâchant de retrouver le ton avenant qui présidait à leur ancien commerce.

Bourdeau éluda et poursuivit son interrogatoire. Avec une retenue toute professionnelle, il se fit conter les circonstances de la découverte, les allées et venues du valet, les explications de Dreux-Brézé, l'emploi du temps de Nicolas, la disposition des lieux, couloirs, bureaux et cabinets. Puis il explora en silence la scène du crime, visant les armoires ouvertes, les meubles renversés, les papiers qui jonchaient le sol. L'examen dura une bonne trentaine de minutes, le tout dans le silence de l'assistance.

– Il y a là des traces de lutte, conclut Bourdeau. M'est avis que ce sieur Rossignol a surpris son assassin qui fouillait dans ses affaires. Il a dû l'interpeller, chercher à le saisir et l'autre n'a eu d'autre échappatoire que de le tuer sur place.

Nicolas avait déjà formé cette hypothèse au spectacle du désordre qui régnait dans la pièce, mais il laissa son ancien collègue mener ses investigations à sa guise.

– Regardez, continua Bourdeau, penché sur le cadavre qui gisait sur le tapis. Il y a sur sa paume droite une profonde estafilade. Il s'est défendu, c'est l'évidence. Il a même tenté de saisir le poignard que l'autre avait sorti, pour en détourner le coup.

– Je l’avais vu, mon cher Bourdeau, mais je ne voulais empiéter sur ton enquête, reprit Nicolas, s’attirant un nouveau regard noir.

Bourdeau resta de marbre et sortit seulement un carnet où il commença à transcrire ses observations. Dix minutes silencieuses se passèrent encore. Nicolas ne savait plus quelle contenance adopter avec son ami, qui menaçait, manifestement, de ne plus l’être.

– Je fais enlever le corps, lâcha Bourdeau, nous l’examinerons plus avant au Châtelet. Mais en attendant, je veux savoir quelle était l’exacte fonction de ce Rossignol et tâcher de comprendre qui était ce garde national qui a échappé si facilement à votre vigilance.

– Une personne est toute désignée pour vous éclairer, répondit Dreux-Brézé. C’est la suivante de confiance de la reine, chargée des affaires particulières.

– Et qui est-elle ? répliqua Bourdeau.

– Laure de Fitz-James.

Ce nom tomba comme la foudre au milieu de la pièce. Bourdeau et Nicolas échangèrent un regard de surprise.

– Je croyais qu’elle avait quitté le palais après cette terrible affaire du Code noir, avança Nicolas.

– La reine a eu connaissance de toute cette intrigue. Elle a pardonné à Mme de Fitz-James, qui avait seulement montré trop de zèle royaliste aux yeux de sa souveraine, mais dont les qualités d’énergie et d’intelligence lui sont précieuses.

Bourdeau et Nicolas croisèrent encore leurs regards. La confiance de Marie-Antoinette leur paraissait bien légère. Sinieuse, dissimulée, Laure de Fitz-James avait montré deux mois plus tôt un penchant coupable pour les combinaisons suspectes et cruelles. Ils ne dirent mot néanmoins : la volonté de la reine prévalait en son entourage, ils ne pouvaient récuser celle qu’on leur désignait comme la meilleure source possible. Dix minutes plus

tard, Laure de Fitz-James fit son entrée dans la pièce, toujours fine et belle, la taille élégamment prise dans sa robe de cour en velours bleu ciel. Elle répondit simplement et directement aux questions de Bourdeau.

Rossignol était un collaborateur de longue main pour la Cour, expliqua-t-elle, il organisait et conservait la correspondance de la souveraine, et exerçait ce métier particulier de chiffreur, qui exigeait connaissance approfondie des codes secrets et de la manière de les briser, pour assurer à la reine la discrétion de ses échanges avec l'extérieur. Il officiait aussi pour le roi, dans un cabinet attenant au bureau royal, distinct de celui de Marie-Antoinette. On pouvait en déduire facilement que l'effraction et l'assassinat subséquent visaient bien les secrets de la reine, lesquels, précisa Laure de Fitz-James, ressortissaient de la vie ordinaire d'une souveraine dans un grand pays. Il s'agissait donc d'une opération maligne d'espionnage et d'un crime d'État. Interrogée sur le garde national aperçu par le valet de la reine, elle plaida l'ignorance, mais souligna que sa qualité le désignait comme un fidèle de La Fayette à tout le moins, sinon comme un agent infiltré de quelque faction révolutionnaire ennemie de la couronne. Elle promit d'investiguer auprès des officiers de la garde pour tenter d'identifier cet audacieux coupable.

Tandis qu'elle parlait, assurée et pleine d'intelligente repartie, Nicolas ne pouvait s'empêcher d'admirer l'élégance de son maintien et l'harmonie de son visage. Les souvenirs d'une passion vécue dans un passé récent lui revenaient en mémoire, suscitant chez lui un trouble à la fois sensuel et douloureux. Furtivement, Laure lui lançait de temps à autre un regard qui exprimait une discrète émotion, même si les deux anciens amants s'étaient retrouvés, il y a peu, des deux côtés opposés d'une intrigue sanglante. Bourdeau laissait son regard

aller de l'un à l'autre, mesurant sans doute, sans rien en laisser paraître, toute l'ironie d'une situation aussi paradoxale qu'inopinée.

Au bout d'une heure de questionnements, la petite assemblée se sépara après avoir détaillé les pistes à suivre, tandis que deux exempts enlevaient sur un brancard le corps qu'ils avaient enveloppé d'un drap. Laure enquêterait parmi la garde royale ; Bourdeau tâcherait de reconstituer, en interrogeant les soldats de faction, l'itinéraire de l'assassin ; il rejoindrait ensuite le Grand Châtelet, où le bourreau Sanson procéderait à l'autopsie.

Au moment où ils allaient se quitter, Nicolas prit Bourdeau à part dans l'encoignure d'une fenêtre.

– Mon ami, quel est le sens de ta soudaine froideur ? Serions-nous fâchés ?

– Je suis en effet fâché, lança Bourdeau. Tu étais partie prenante de cette fuite funeste et honteuse vers l'est. Je le sais : je suis venu te voir le 21 juin au matin, on m'a répondu que tu étais parti dans la nuit. C'est-à-dire au même moment que la famille royale. Ne le nie pas : tu étais du voyage.

– Ordre du roi, rétorqua Nicolas. Je suis son serviteur, tu le sais, je n'ai pas l'habitude de me soustraire à mon devoir.

– Ton devoir était de le dissuader de se soustraire à la volonté de l'Assemblée, qui détient désormais la souveraineté. Elle vient d'ordonner l'arrestation de tous ceux qui ont accompagné le roi. Je devrais donc te mettre en cellule...

– Crois-tu que j'aie approuvé cette équipée ?

– Tu l'as secondée, cela suffit.

– Je suis fidèle à mes amis, au roi, à la reine et à toi...

– Fidèle aux trois à la fois : voilà qui sera de plus en plus malaisé.

– Pierre, mon ami, nous ne pouvons vider ici cette querelle. Je mesure le service que tu me rends en me laissant en liberté. Te reste-t-il encore assez d'estime envers moi pour que nous soupions ensemble ? Nous pourrions parler à notre aise.

Bourdeau, hésitant, regarda par la fenêtre le temps de réfléchir, passa d'un pied sur l'autre, puis se décida.

– Fort bien, je souperai. Mais la chose sera moins plaisante qu'à l'ordinaire, je te préviens.

– Je suis prêt à tout entendre.

– Et à n'en rien faire, comme souvent. En attendant, personne ne doit savoir que tu as trempé dans cette affaire de fuite royale. Sinon la police devra se saisir de toi.

– Personne ne le sait en dehors de la famille royale, qui ne dira rien sur ce point. Quant aux autres participants, ils ont pris la poudre d'escampette. Sois tranquille, ton geste me touche et ton courroux me déchire le cœur. Rompre avec toi serait la pire chose qui puisse m'arriver.

Bourdeau se détourna, ému. Nicolas reprit :

– Allons ensemble voir notre ami Sanson. Il nous faut résoudre cette énigme, quoi que nous en pensions.

Bourdeau grommela des mots indistincts qui valaient acceptation. Ils prirent ensemble le couloir qui menait à la grande galerie et à la sortie de la rue Saint-Honoré, marchant en silence, le visage fermé. Ils contournèrent le Louvre, longèrent la Seine par le quai de la Mégisserie et débouchèrent devant la façade sévère du Grand Châtelet, où la police avait encore ses quartiers. Ils passèrent sous la voûte obscure qui menait au bâtiment principal et descendirent l'escalier qui conduisait au sous-sol. Par chance, Sanson était encore là, prêt à examiner le cadavre que les exempts avaient déposé sur la longue table qui servait aux autopsies. Toujours calme et souriant,

le tranquille bourreau qui les avait si souvent secondés les salua avec chaleur.

– Bonsoir, mes amis. Je vois que vous ne perdez pas l’habitude de trouver toutes sortes de cadavres sur votre chemin.

– Celui-ci est venu jusqu’à nous, releva Nicolas. Le meurtre a eu lieu près des appartements de la reine. C’est d’ores et déjà une affaire d’État qui requiert toute notre diligence.

– Alors mettons-nous au travail pour faire parler ce mort, plaisanta Sanson.

Nicolas jeta un coup d’œil aux instruments de torture qui pendaient aux murs de la cave où officiait Sanson. La scène du dentiste lui revint à l’esprit, estompée par la découverte du crime et par l’apaisement de la douleur prodigué par la pâte d’opium. Au fond, c’étaient les mêmes outils qu’employaient la médecine et la justice. Sinon que Louis XVI avait aboli la torture, tandis que les dentistes la pratiquaient toujours.

Le bourreau retira le poignard sanguinolent de la poitrine de Rossignol. Puis il défit sa redingote et sa chemise, découvrant un torse percé en plusieurs endroits.

– L’assassin s’y est repris à plusieurs fois. L’autre devait se défendre comme un diable.

– Nous avons observé des traces de lutte, précisa Bourdeau.

– C’est ce qui me semble, continua Sanson. D’ailleurs les coupures de la main en attestent. Il a cherché à saisir le poignard qui l’accablait.

Il dégrafa le reste des vêtements de Rossignol, dénudant entièrement son cadavre. Les autres parties du corps étaient intactes.

– Je vois des hématomes à la jointure des doigts. Ce pauvre homme s’est battu avec ses poings. L’assassin doit en porter les marques. Il a eu du mal à prendre le

dessus. D'où l'usage du poignard, qu'il a manié avec précision. Regardez, les plaies montrent que la lame a été enfoncée à l'horizontale, dans le sens des côtes. C'est une précaution que prennent les professionnels pour que le poignard ne soit pas arrêté par les os. La direction des plaies indique aussi sa taille. Elles sont droites, ce qui veut dire que l'assassin avait la corpulence de sa victime, sinon il aurait frappé de haut en bas, ou de bas en haut. Vous cherchez un quidam fort en muscles, de la même taille que la victime, habile au couteau, qui ne devait pas en être à son premier combat à mort. Un militaire sans doute, ou bien un brigand chevronné, avec des bleus sur le corps ou sur le visage.

– Un garde national, en tout cas.

– Plus que cela, répondit Sanson. Les gardes nationaux sont le plus souvent des bourgeois volontaires, peu familiers des affrontements armés. Celui-là avait du métier.

– C'est un indice précieux, admit Nicolas, toujours admiratif devant la précision du bourreau-légitime.

– Ce brave chiffreur a été dépêché par un sicaire d'expérience, conclut Sanson. Je ne saurais vous en dire plus.

– À quelle heure a-t-il été tué ?

– Dans l'après-midi, à coup sûr. La rigidité du cadavre n'est point encore prononcée. Je ne saurais dire à quelle heure exactement, vous le devinez...

Nicolas calcula que le meurtre avait eu lieu pendant qu'il souffrait sur le fauteuil du chirurgien. Rossignol avait dit qu'il partait pour deux ou trois heures ; il est revenu plus tôt et a surpris le garde national fouillant ses papiers. L'autre n'a pu s'échapper qu'en le tuant.

Ils quittèrent Sanson et sortirent pensifs du Grand Châtelet, méditant cette information : celui qui avait fouillé le cabinet de Rossignol n'était pas un assassin

de rencontre. Il agissait en homme de l'art, rompu aux missions dangereuses, surpris dans ses œuvres.

– Où souperons-nous ? demanda Bourdeau.

– Allons chez Noblecourt, où je loge en général, répondit Nicolas. Pourquoi abandonner nos bonnes habitudes ? De plus, notre ami magistrat ploie sous le poids des ans et s'affaiblit de semaine en semaine. Nos occasions de le voir sont désormais comptées, je ne voudrais pas qu'il nous quitte sans que nous l'ayons revu.

Ils marchèrent par la rue des Prouvaires dans la chaleur plus clémente de la fin de journée, enveloppés par les senteurs des halles, pour arriver sur le parvis de Saint-Eustache, au début de la rue Montmartre. L'hôtel ventru où demeurait Noblecourt leur était familier. Ils frappèrent l'huis, Marion la gouvernante vint ouvrir.

– Ah, monsieur le marquis, s'exclama-t-elle, à la bonne heure. Vous venez voir notre maître. Il en sera heureux.

– Comment va-t-il ? s'enquit Nicolas.

– Hum, lâcha-t-elle, il est fatigué...

Ils entrèrent, la chatte Mouchette vint se frotter sur leurs jambes et la chienne Vénus renifla leurs culottes en remuant la queue. Ils montèrent les marches jusqu'au cabinet du vieux magistrat. Assis dans son fauteuil à roulettes devant la fenêtre, celui-ci tourna difficilement la tête et un rayon d'aise illumina son regard qui filtrait à travers des paupières affaissées. Malgré les ans et l'épuisement, il restait lucide et guilleret, soigneusement mis dans une veste d'intérieur en velours rouge, sa perruque grise poudrée sur sa tête chenue.

– Nicolas ! lança-t-il d'une voix réduite à un mince filet. Tu viens voir ton très vieil ami. Voilà une visite que tu n'auras bientôt plus l'occasion de faire. Mes forces m'abandonnent.

– Vous me semblez égal à vous-même, se récria Nicolas, vous avez l'œil vif et le verbe assuré.

– C'est une façade. Je ne tarderai pas à rejoindre mon seigneur et maître.

– Ta, ta, ta, renchérit Nicolas, l'heure n'est pas arrivée, n'anticipez pas.

– Prenez place, Marion apportera le vin de Champagne.

Nicolas fut pris d'une brusque mélancolie. Ainsi son ami Noblecourt, qui l'avait jadis accueilli à Paris et guidé dans ses premiers pas de policier, qui le tenait pour son fils, allait bientôt s'éclipser. Le départ de son mentor était comme un glas qui accompagnait la chute du monde qu'il avait connu, bousculé par une tourmente politique sans exemple. Ils s'assirent autour de Noblecourt qui donna ses ordres pour le dîner. Le vin jaune et pétillant apparut sur un plateau. Ils devisèrent un moment, avant de voiturer le magistrat vers la salle à manger.

– Ainsi, reprit Noblecourt, le roi a été arrêté. La populace est en émoi et les Jacobins sont aux cent coups. Décidément, notre fin est proche, dans tous les sens du terme. J'ai trop aimé ce siècle, je ne veux pas en voir le terme.

– Cette équipée a été menée par des jeanfoutres, lâcha brutalement Nicolas.

– Tu en faisais partie, coupa Bourdeau, dont l'ire ne se dissipait pas.

– Tu étais donc avec le roi, Nicolas ? s'étonna Noblecourt.

– De loin, oui. Je n'ai rien pu faire. Le roi a été reconnu à Sainte-Menehould et saisi à Varennes, à deux heures du salut. Il était en retard et il avait été imprudent dans les étapes précédentes ; le maître de poste de Sainte-Menehould a ameuté les patriotes de Varennes ; ils ont dressé une barricade qui a immobilisé le convoi. Le roi a refusé le secours des soldats pour éviter toute violence. Le maire, un épicier, lui a intimé l'ordre d'attendre les instructions de Paris. Dès lors, il était perdu.

– Cette monarchie est décidément abandonnée de la Providence, soupira Noblecourt.

– Elle est surveillée par le peuple, qui a fait son devoir jusque dans les lointaines provinces, répliqua Bourdeau.

Nicolas allait répondre quand Ramatuelle entra, sa toque blanche plantée sur le crâne. C'était un rituel bien installé : quand il recevait pour le souper, Noblecourt demandait à son cuisinier de venir réciter le menu avant de servir.

– Nous commencerons par une soupe à la Jacobine, qui m'a paru conforme à l'humeur du moment, commença Ramatuelle, qui ne manquait pas d'esprit. Rassurez-vous, la recette ne vient pas de ces Jacobins enragés, mais des moines dont ils ont pris abusivement le nom. Elle comprend plusieurs viandes, surtout du perdreau, des légumes en abondance, des poireaux en l'espèce, le tout longuement cuit à petit feu, agrémenté d'un bouillon d'amande et mitonné avec soin dans du pain bis. J'ai utilisé l'instrument essentiel : la cocotte en cuivre où j'ai fait fondre le beurre sans le noircir, les oignons et les échalotes émincés, avant d'y ajouter le perdreau poivré et salé, doré sur toutes ses faces, arrosé d'un verre de cognac.

– C'est une soupe de frappard ! s'exclama Bourdeau, qui avait déjà goûté, quelques années auparavant, au nectar servi chez Noblecourt. Nicolas avait oublié le sens du mot « frappard ». Devant son regard étonné, Noblecourt, dont la mémoire était intacte, l'affranchit avec un sourire :

– Les frappards sont ces moines aux mœurs libertines qui font le bonheur des libelles inspirés par M. Voltaire. Ils s'écartaient de la morale chrétienne mais respectaient en tout point celle de la cuisine...

– J'ai ensuite tiré du *Cuisinier français*, qui est notre bréviaire à nous, conservateurs du goût, un aloyau que